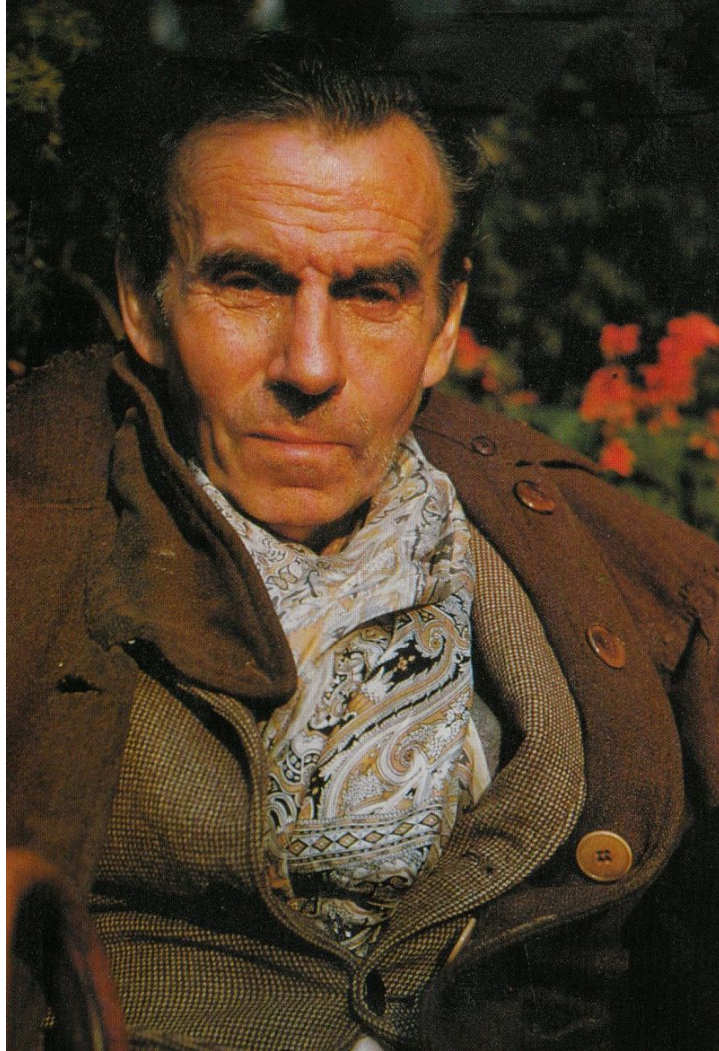


# *Céline contre le Spectacle*



**Stéphane Zagdanski**

« Savez-vous ce que l'on demande d'abord à un fou lorsqu'il arrive à l'hôpital? L'heure qu'il est et où il se trouve. L'heure, je peux vous la dire: onze heures du matin, et c'est aujourd'hui dimanche. Où je me trouve ? Eh bien ! dans un monde de cinglés où il faut vraiment faire un effort pour garder son bon sens, un effort de modestie, surtout ! Nous sommes au siècle de la publicité et la publicité compte désormais plus que l'objet. »

Dès l'adolescence, Céline se montre angoissé par la mort – ce qui est commun –, et soucieux de ne pas noyer cette angoisse sous la parlotte – ce qui l'est moins. À quinze ans, étudiant en Angleterre tandis que sa tante Joséphine agonise, il écrit à ses parents : « Aussitôt que l'échéance finale sera arrivée, écris-moi un mot ou envoie-moi un télégramme. “Mort” suffit. En un mot, puisque tout espoir est perdu... »

« “Mort” suffit » ! Cette idée qu'en bavardant on masque la fatalité qui, en coulisses, fait de toute vie une « mort à crédit », Céline n'y renoncera jamais. C'est à partir d'elle qu'il fomentera son acerbe critique sociale, virulemment anarchiste, d'une perspicacité à toute épreuve tant que la paranoïa antisémite ne s'en mêle pas. Cette lucidité en fera un des rares précurseurs de la critique du Spectacle que Debord, par d'autres biais et selon un tout autre système de références, a poussée à son comble.

Les lecteurs de *Voyage au bout de la nuit* se souviennent de la déclaration de foi anarchiste de Bardamu qui ouvre le roman. Mais a-t-on remarqué que l'intervention primordiale d'Arthur Ganate est frappée au sceau du pessimisme le plus froid concernant la propagande du progrès : « Siècle de vitesse ! qu'ils

disent. Où ça ? Grands changements ! qu'ils racontent. Comment ça ? Rien n'est changé en vérité. Ils continuent à s'admirer et c'est tout. » Tout Céline est déjà là, qui critiquera dans les années 50 la télévision, la radio et la publicité comme machines à abrutir en flattant la vanité humaine des « perruchelets paoniformes ».

La guerre de 14, bien sûr, appose un poinçon de sang au pessimisme substantiel de Céline. Il a, comme il l'écrit dans *Voyage*, « l'imagination de la mort », les autres non. Ce qui signifie qu'il ne se paye pas de mots, les autres si. À Joseph Garcin, qui a connu comme lui cet « enfer dont il ne faudrait pas revenir », il écrira le 1<sup>er</sup> septembre 1929 : « Vous avez saisi l'essentiel, le reste n'est que fatras de mots sans portée... ».

Dès 1916, dans une lettre à son père où il raconte avoir lu tous les journaux parus en France, il témoigne de son incroyance radicale en toute propagande, remarquant comme le mensonge s'appuie sur un certain style faisandé qu'il passera sa vie à vitupérer : L'« éloge pompeux de réformes qui s'imposent », s'accompagne « de phrases cascadeuses, ridicules de rhétorique empanachée ». Et 40 ans avant le « Ne travaillez jamais » de Debord, Céline avoue : « On prétend que le travail anoblit, je prétends qu'il avilit. »

En 1914, Céline n'a pas seulement côtoyé et étudié la mort, il a vu la déliquescence de toutes les vanités ; les hommes se sont révélés à lui comme autant d'écorchés de l'âme dans leurs petites sans fard. C'est aussi à cette déchéance, si peu conforme au mythe de l'Empire colonial, qu'il assistera en Afrique après la guerre, dont il rend également compte dans *Voyage*. « Sur la Meuse et dans le Nord et au Cameroun », écrit-il à Garcin en 1933, « j'ai bien vu cet effilochage atroce, gens et bêtes et lois et principes, tout au limon, un énorme enlèvement... ». La même année, à son ami Élie Faure qui tente de le convaincre du bien-fondé du socialisme, Céline énonce le principe de son inconvertibilité idéologique, de ce qu'il nommera plus tard, concernant son

anarchisme, sa « boussole personnelle, *indéréglable* » : « Crever pour le peuple oui – quand on voudra – où on voudra, mais pas pour cette tourbe haineuse, mesquine, pluridivisée, inconsciente, vaine, patriotarde alcoolique et fainéante mentalement jusqu'au délire. » C'est l'époque où Céline admire encore Bergson et Freud, dont le pessimisme structurel l'influence grandement. Céline écrit en 1933 à Albert Thibaudet : « L'énorme école freudienne est passée inaperçue. Toute la haine raciale n'est qu'un truc à élections. Le tourment esthétique n'est même pas murmurable. » Il demande à son amie juive viennoise Cillie Ambord de lui traduire *Trauer und Melancholie*, et lui écrit juste après l'accession d'Hitler au pouvoir : « Je suis bien content de vous savoir pour le moment en sécurité mais la folie hitler va finir par dominer l'Europe pendant des siècles encore. Mr Freud n'y peut rien. » Et en bon freudien, Céline se doute que nazisme et fascisme prospèrent sur la servitude volontaire : « Ici », écrit-il à Garcin le 15 février 1934, « c'est l'hystérie collective, voilà le fascisme en route, on attend l'homme à poigne avec ou sans moustaches. Les Français sont masochistes. Progrès ? où quand ? je ne vois qu'une vieille nation ratatinée. »

Ce qui caractérise la lucidité de Céline, c'est qu'il ne choisit aucun camp. Ni le socialisme ni le fascisme, ni l'URSS ni l'Amérique. Écœuré par l'humain en soi, il rédige en 1934 *Mea Culpa*, un premier pamphlet, avant *Bagatelles*, qui reste un chef-d'œuvre de clairvoyance concernant la servitude volontaire, une déclaration de guerre à toutes les utopies, tous les optimismes : « Il faudrait buter les flatteurs, c'est ça le grand opium du peuple... L'Homme il est humain à peu près autant que la poule vole. Quand elle prend un coup dur dans le pot, quand une auto la fait valser, elle s'enlève bien jusqu'au toit, mais elle repique tout de suite dans la bourbe, rebecqueter la fiente. C'est sa nature, son ambition. Pour nous, dans la société, c'est exactement du même. »

Et puis, comme s'il ne pouvait plus supporter sa propre clairvoyance, tel Œdipe se crevant les yeux parce que la vérité l'insupporte, Céline bascule dans

le plus banal, le plus éculé, le plus grotesque des mensonges : l'antisémitisme. Or, ce qui reste curieux, à la lecture de *Bagatelles pour un massacre* par exemple, c'est que l'antisémitisme de Céline agit comme un drain à délire. Toute sa furie s'y déverse, entraînée par les trombes de sa verve géniale, mais du coup, concernant *tout le reste*, il demeure implacable de véracité. C'est dans *Bagatelles* que Céline invente le mot « blabla », pour désigner la bavasserie baveuse qui recouvre totalement l'inaction et le crime. C'est contre cette rhétorique sociale, collectiviste, mensongère que son génie stylistique est en guerre. Céline est le premier à comprendre que le temps des idéologies est dépassé, et que le nihilisme n'a pas de frontières. C'est la même propagande soviétique, nazie ou américaine qui se métamorphose à volonté pour continuer de masquer la mort à l'œuvre dans les fibres les plus intimes de la caboche humaine : « Le sadisme unanime actuel procède avant tout d'un désir de néant profondément installé dans l'homme et surtout dans la masse des hommes, une sorte d'impatience amoureuse, à peu près irrésistible, unanime, pour la mort. Avec des coquetteries, bien sûr, mille dénégations; mais le tropisme est là, et d'autant plus puissant qu'*il est parfaitement secret et silencieux.* »

Où Céline annonce Debord, c'est dans la disqualification de toute propagande, politique ou non, et dans la dénonciation de la publicité comme un moyen de domination comparable à tous ceux qui l'ont précédée : « Les idées, les apostrophes les plus huppées, fringantes doctrines, ne servent, c'est prouvé, jamais, en définitive, qu'à s'arracher les esclaves, éberlués devant les baraques, transis d'avoir à choisir parmi les violentes distractions, les gueules ouvertes... Qui monte la plus belle entourloupe dans la foire du monde, prendra le plus de foule dans ses planches. » « Le Maréchal Pétartarin » ? Blabla ! « Charles XI Gôgôle » ? Blabla ! La France d'après-guerre ? Elle est envahie de blablateurs qui se font passer pour ce qu'ils ne sont pas : « Dans ce pauvre pays qui n'existe plus, les pires singeries, les impostures les plus farces prennent la valeur de la

véritable monnaie – on ne recule plus devant aucun mensonge. Tout fait barrage ! c'est la complète décadence. L'Heure des Pitres. »

Emprisonné puis exilé au Danemark, Céline qui a assisté de près à la débacle de toutes les forfanteries voit le monde se reconfigurer sur le mode du mensonge et de la falsification tous azimuts. Il livre à Albert Paraz, le 9 décembre 1947, une analyse qui préfigure concrètement la conception anti-spectaculaire de Debord : « J'ai dans l'idée que tout est déjà dans le sac, dans l'arrière-arrière Boutique. Qu'URSS et USA sont déjà parfaitement d'accord pour se partager la Boule – L'Europe tournant entièrement moujik tellement haineuse que c'est un beurre – redressement impossible. USA trop loin... et prix fous! – Le coup fourré classique des traités ultra-secrets, les seuls qui comptent – Ce qu'on étale claironne, c'est la bouillie pour les cons – Il y aurait *trop de coups* à perdre dans une guerre entre eux... On ne trouve pas un fou comme Hitler tous les siècles ! Enfin bien sûr c'est du roman. Je n'ai rien que des pressentiments donc aussi des conneries. Mais enfin je me dis que cette façon dont les USA ont livré depuis la guerre plus d'*équipement électrique* à l'URSS QU'AU RESTE DE LA PLANÈTE me paraît singulière – »

Enfin, le Céline des dernières années est confronté à la Technique. On vient l'enregistrer, le filmer, le photographier. Il constate que la télévision permet de dominer sans effort en induisant par son bavardage hypnotique une passivité absolue. « C'est un prodigieux moyen de propagande. C'est aussi, hélas! un élément d'abêtissement en ce sens que les gens se fient à ce qu'on leur montre. Ils n'imaginent plus. Ils voient. Ils perdent la notion de jugement et ils se prêtent gentiment à la fainéantise. La TV est dangereuse pour les hommes. L'alcoolisme, le bavardage et la politique en font déjà des abrutis. Était-il nécessaire d'ajouter encore quelque chose ? »

Dans son hilarant *Professeur Y*, Céline constate que le mensonge ne se contente pas d'assourdir ou de recouvrir la vérité, il entend l'éradiquer ; cette

annihilation est le moteur même de sa politique. Debord écrira : « Le spectacle s'est mélangé à toute réalité, en l'irradiant. Comme on pouvait facilement le prévoir en théorie, l'expérience pratique de l'accomplissement sans frein des volontés de la raison marchande aura montré vite et sans exceptions que le devenir-monde de la falsification était aussi un devenir-falsification du monde. » Céline avait prévenu : « Le faux triomphe ! la publicité traque, truque, persécute tout ce qui n'est pas faux !... Tous vos systèmes dictaphones, jabotophones, microsillants, valent pas tripette ! toute cette mécanique tue la vie ! m'entendez-vous ? “anti-vie” amusettes pour Morgues !... vous me comprenez, Colonel ?... la machine à écrire, itou !... kif, le Cinéma !... kif, votre Télévice !... autant de branlettes mécaniques !... »

Entre lui et la Technique, comme entre lui et les écrivains contemporains, c'est encore une guerre de style : « Tout comme la littérature », explique-t-il à Jacques Chancel venu l'interviewer en janvier 1958, « la télévision a besoin d'un style. L'éloquence naturelle n'a sa véritable raison que dans le discours politique, c'est-à-dire chez les ridicules. » Et lorsque Chancel lui demande de rédiger devant la caméra quelques mots pour son livre d'or, l'insurpassable Céline trace cette prophétie étonnante qui est comme la traduction technique de l'idée d'un voyage au bout de la nuit : « La télévision achèvera l'esprit de l'homme, comme la fusée lui simplifiera l'existence. »

**Stéphane Zagdanski**